

La vie est une fête

Samedi 21 juin 2016, 00h19, L'Arc, Paris 16eme : armée de mes plus hauts escarpins, je suis comme prise d'un vertige de supériorité. Une supériorité certes illusoire, mais qu'est-ce qui ne l'est pas la nuit ? L'estime que je me porte est à la hauteur de mes talons. Ils me font prendre de la hauteur et m'élèvent socialement. Je leur dois tout : mon poste de journaliste reporter pour Loopsider, ma réputation et même mon fiancé. Ma taille est proportionnelle à ma réussite. Je me dirige vers J-P, le physionomiste. Il fait le tri et distribue les bons d'entrée. Ses choix sont parole d'évangile.

Visages fermés et postures austères, chacun attend patiemment le jugement dernier. Vont-ils passer les lourdes portes de ce qu'ils pensent être le paradis ? Je fais la bise à J-P, ultime signe de mon élévation sociale, et me faufile à l'intérieur de la boîte, sous les regards envieux d'un groupe de filles qui vient de se faire refouler, car pas assez haut perchées. Pour entrer, il est préférable de se « faire grande » plutôt que belle. J-P et moi, c'est une « amitié » intéressée. Deux êtres initialement programmés pour ne pas s'aimer. Jusqu'au jour où nous avons négocié notre premier échange de bons procédés. Depuis, nous nous « adorons ».

Après avoir déposé ma veste au vestiaire, je cours rejoindre mes amis qui m'attendent à notre table. A peine ai-je le temps de leur dire bonjour que la première bouteille de champagne pointe le bout de son muselet. Pareille au Graal, elle est portée par plusieurs serveurs qui la soulèvent à bout de bras. Drôle de parade... La boîte a la forme d'un amphithéâtre gallo-romain. Dans cette arène, de riches hommes ou bien d'élégantes femmes se battent en duel. Leurs armes sont autant de regards narquois que de démonstrations de richesse. A L'Arc, les soirées se suivent et se ressemblent. Une même pièce de théâtre qui se rejoue à l'infini, avec les mêmes décors, costumes, musiques et personnages. C'est donc sans surprise que cette soirée commence comme toutes les autres jusqu'à ce qu'une nouvelle tête apparaisse. Celle d'une dame d'un certain âge, au visage pâle et marqué par le temps. Que vient faire cette vieille peau ici ? Plus étrange encore, elle est accompagnée d'une dizaine de clones : grandes, blondes, yeux bleus et teint pâle.

Je fais remarquer à Victoire cette présence incongrue et lui fait part de mes interrogations. « Iris, tu es beaucoup trop curieuse ! On n'est pas venu pour enquêter sur cette bonne femme ! » s'horripile t-elle, avant d'ajouter : « Tu vois le scoop partout ! C'est peut-être seulement une riche tante qui profite d'être avec ses nièces pour se payer une seconde jeunesse. » Elle n'a pas totalement tort. Je suis une curieuse compulsive et il m'est déjà arrivé de crier au loup trop vite. Mais, cette fois-ci, mon intuition me supplie d'enquêter sur cet étrange personnage...

Je m'imagine déjà à la une de tous les J-T. J'espère démanteler le réseau d'une mère maquerelle recherchée par la police. Mon heure de gloire a enfin sonné. Il me faut trouver un plan d'attaque. Je suis élancée, blonde, aux yeux bleus. Le profil parfait pour être invitée à une table spéciale « promoteur ». Des tables tenues par des hommes qui gagnent de l'argent sur le dos de jolies filles. Pour se faire, ils rabattent un maximum de gibier. Souvent enivrées dès le début de soirée, ces jeunes femmes qui pensent être invitées par simple courtoisie, servent en réalité d'appât pour des clients libidineux.

Je pars me mélanger aux clones, comme si de rien n'était. La femme mûre ne tarde pas à remarquer ma présence. Je décide de jouer la carte du bluff et lui explique qu'il y a trop de filles à la table à laquelle on m'a conviée et qu'on m'a donc affecté à celle-ci. Elle acquiesce d'un sourire grimaçant. Dans un anglais guttural, l'une d'entre elles, Lina, m'apprend que le chaperon s'appelle Déborah, et qu'elle est directrice de casting. On devient la nuit ce qu'on n'est pas le jour, c'est bien connu. La venue de ces têtes blondes serait le fruit d'un casting sauvage. Elles viennent toutes de Berlin. Leur présence se justifierait par la nécessité de les voir en immersion dans le décor principal du film. Une soi-disant audition grandeur nature. Du jamais-vu.

Aux alentours de trois heures du matin, Déborah annonce à ses « protégées » qu'il est maintenant temps de partir. Je les talonne. Une fois dehors, elles sont rejointes par deux hommes. Bingo. Cette dame est une proxénète et ces filles, les victimes d'un traquenard machiavélique.

Deux limousines se garent devant la boîte. Tout le groupe s'engouffre dedans. Sans réfléchir, je saute dans un taxi et ordonne au chauffeur de les suivre. Une heure plus tard, les suspects s'arrêtent dans une station-service. Le parking est désert. J'entends des gémissements. Je suis proche du but. Portable en main, je sors du taxi et me rapproche de la scène du crime pour la filmer. L'horreur va au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer. Les hommes poussent les filles hors du véhicule et arrachent leurs vêtements. S'ensuit une cérémonie des plus funestes. Une fois nues, elles sont mises à genoux devant Deborah. Elle joue du tambour. Yeux exorbités et sourire diabolique, elle ordonne à ses complices de tondre « ces sales boches » et de marquer, à l'aide d'un fer rouge, « SS » sur leur front. Mines réjouies, les deux « soldats » s'exécutent. Une à une, elles subissent le même châtiment infamant. Boum, boum, taraboum : en rythme, les chevelures blondes tombent au sol et le fer brûlant les condamne à tout jamais. Humiliées et maltraitées, elles ont le visage baissé et les joues trempées de larmes. Les hurlements ont laissé place à un silence assourdissant. Je ne peux m'empêcher de pousser un cri d'effroi. Trahie par mes émotions, la sorcière se dirige vers moi. Je suis tétanisée. Je reste plantée là, portable à la main. Je continue à filmer, coûte que coûte. Vais-je, comme Icare, me brûler les ailes ?

Mardi 21 juin 2020, 19h20 : comme chaque soir, je sors de chez mon psychologue. Quatre douloureuses années ont passées depuis la nuit du 21 juin 2016. Cette nuit-là, j'espérais découvrir quelque chose qui changerait mon destin à tout jamais. Et ça a été le cas. Après la mise en ligne des vidéos, une enquête a été menée pour retrouver les auteurs des crimes. On a découvert que ces derniers se font appeler les « Nokmim ». Traduisez : vengeance en hébreu. Ils sont les descendants de survivants de l'holocauste. Ils vengent leurs ancêtres, morts pendant la Shoah, en pourchassant et punissant les familles de criminels nazis. Suite à ces révélations, la toile s'est enflammée et le tribunal populaire a alors tranché en la faveur de « Cette minorité opprimée depuis la nuit des temps », les innocentant et me rendant coupable par la même occasion. Car oui, tout n'est que tout blanc, ou tout noir. Eux sont devenus les gentils, de dévoués petits-enfants voulant rendre justice à leurs grands-parents et moi, la méchante, une « cis blanche hétéro », comme on a pu le lire ici et là, antisémite, collabo et nazi. Putain de bien-pensance.

Au nom des faux-semblants humanistes, on m'a condamné à perpétuité. Le jugement a été sans appel. Depuis ce jour, j'ai été licenciée, mon fiancé m'a quitté, mes amis m'ont tourné le dos et ma famille me renie. Depuis ce jour, la dépression est devenue la compagne de ma descente aux enfers. Et surtout, depuis ce jour, je maudis ce monde, qui n'est seulement que l'ombre fugitive de lui-même.